

C'était un aimable jeune homme, presque un enfant encore, turbulent, expansif et tendre. Il me parlait avec une joie pétulante de sa mère, de ses deux sœurs, du domaine où il était né, et qu'il allait revoir après cinq ans d'absence. Je me plaisais à l'écouter. En l'écouter, je me reportais avec bonheur et mélancolie aux heureux jours de ma jeunesse.

Comme nous venions de gravir à pied une côte rapide, arrivé sur le plateau, je ne pus m'empêcher de me récrier en voyant le paysage qui se déroulait à nos pieds. C'était merveilleux, en effet : des bois diaprés de mille couleurs, des coteaux couronnés de pampres rougis par l'automne, la rivière qu'enflammait le couchant, des villages fumant ça et là, des clochers perçant le feuillage éclairci, l'ombre des peupliers s'allongeant sur l'herbe des prés, puis, de la vallée montant jusqu'à nous, tous les parfums, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du soir.

Mon jeune gars hochait la tête. Si vous voulez voir quelque chose de beau, me dit-il, il faut venir avec moi à Fresnes.

— Qu'est-ce que Fresnes ? lui demandais-je.

— Fresnes, me répondit-il, c'est où je vais, c'est le domaine où je suis né, où m'attendent ma mère et mes sœurs.

— Et c'est beau ?

— Oui, c'est très beau, ajouta-t-il avec un fin sourire.

— Vous avez des bois ?

— Des forêts.

— De l'eau ?

— Un lac, une rivière.

— Des coteaux ?

— Vous pouvez dire des montagnes.

— Ce doit être, en effet, un beau pays, lui répliquai-je.

Le reste de la soirée il ne fut question que de Fresnes entre nous. Le lendemain, dans la matinée, la diligence relaya devant la porte du *Lion-d'Or*, dans une méchante ville appelée, je crois, Saint-Maixent, à deux petites lieues de Fresnes : c'était là que mon jeune ami et moi devions nous séparer. Un domestique l'attendait en effet au débotté, avec deux chevaux.

Le conducteur ayant déclaré que la voiture, par je ne sais quel vice d'administration, s'attarderait à Saint-Maixent au moins durant quatre heures, je cédai aux instances de mon jeune camarade de l'accompagner jusqu'au domaine de ses pères. J'étais curieux de visiter cet Eden, et d'en emporter l'image dans mon souvenir. J'enfourchai donc le cheval du serviteur, et nous partîmes au galop de nos bêtes. Nous avançions au milieu d'un pays plat, nu, sec et morne, mais je me rassurai en songeant à Vaucluse où l'on arrive par enchantement au détour d'un rocher aride. Enfin, après une heure de galop, nos chevaux s'arrêtèrent au bout d'un village, devant une grille de bois peinte en vert. Mon compagnon se jeta à bas de sa monture, tomba dans les bras de trois femmes qui pleuraient de joie, et ce furent pendant quelques minutes des embrassements que la parole humaine ne saurait exprimer.

Bien que fort ému et véritablement attendri, je cherchais du regard le lac et la rivière, les montagnes et les forêts. A franchement parler, c'était un pays infâme.

Les premiers transports apaisés, l'enfant me prit par la main.

— Tenez, me dit-il, les yeux mouillés de larmes, voici nos forêts, nos montagnes, et là-bas notre lac et notre rivière. Hier avais-je raison ? Savez-vous rien au monde de plus beau ? J'ouvris de grands yeux pour

mieux voir. Le lac était une mare où borbottaient une douzaine de canards ; la rivière, un filet d'eau mal sain ; la forêt, un bouquet de chênes au feuillage rongé moins par l'automne que par les chenilles ; les montagnes, quelques quartiers de roc à moitié ruinés par les mineurs.

Charme du pays natal ! ainsi que je m'écriais tout à l'heure ; et vous-même, mon cher Auguste, sous le ciel bleu de l'Italie, au milieu des orangers de la rivière de Gènes, n'avez-vous pas regretté parfois le parfum de vos pomniers en fleurs, votre maison près du cours de la Seine, les allées de votre verger ? Ne vous êtes-vous jamais oublié à chercher du regard le clocher de votre village, ce clocher déjà historique, et qu'à votre tour vous deviez illustrer plus tard ?

Cependant, plus nous approchions du Midi, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect élégant et propre. C'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de grand cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhône pour mon village qui baigne modestement ses pieds dans la Creuse ; mais c'était beau pourtant, j'en conviens.

Vers la fin d'avril, par une soirée chaude et dorée comme un soir d'été, Bergère, la carriole, l'ami Jacques, sa pipe et moi, nous entrâmes triomphalement dans Carpentras. Voici, par exemple, une ville charmante qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brive-la-Gaillarde, Pézenas et Landerneau, le privilège de fournir tous les niais que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landerneau, ni Pézenas, ni Brive-la-Gaillarde ; mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés, comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôtiennent au soleil du midi. Nous descendîmes à l'hôtel des *Trois Chats qui miaulent*. Sur l'enseigne en plein vent, un artiste de l'endroit avait peint trois chats dans un état d'exaltation difficile à écrire, et qui semblaient exécuter le tric le plus infernal qui se puisse imaginer.

À peine descendus de notre char, nous remarquâmes autour de nous une agitation qui ne devait pas être habituelle. Des groupes animés stationnaient devant l'hôtel et sur la place du Théâtre. Il y avait avec l'air du printemps je ne sais quel air de fête répandu dans l'atmosphère. Des voitures arrivaient de toutes parts et se croisaient en tous sens. Nécessairement il se préparait là quelque chose de joyeux et d'étrange que nous ignorions, car Bergère, mon ami Jacques et moi, nous étions trop inconnus et d'ailleurs trop modestes pour attribuer ce mouvement et ce concours de citoyens à notre passage en leurs murs. Il était clair qu'on attendait un prince du sang ou un acteur en représentation.

La cloche du diner interrompit brusquement les commentaires auxquels nous nous livrions depuis quelques instans. A table d'hôte, j'observai pour la première fois une nouvelle espèce de bipèdes dont je n'avais pas jusqu'alors soupçonné l'existence, M. de Buffon et les autres naturalistes ayant omis d'en faire mention dans leurs histoires.

Mon ami Jacques m'assura que ces êtres bizarres étaient des commis-voyageurs.

Ils nous apprirent qu'on donnait le soir même à Carpentras, dans la salle du théâtre, un concert au profit des pauvres. Un concert ! à ce mot je rougis de plaisir ; ce que voyant, mon ami Jacques se prit à pâlir d'épouvante ; car il y avait au monde deux choses qu'il avait en haine profonde : la pre-

mière sa femme, et la seconde la musique. La musique était le seul point sur lequel nous différons de sentiment.

Il faut bien se dire qu'alors un concert était une chose rare en province. A cette époque, l'éducation musicale de la France commençait à peine, et, pour ma part, je n'avais entendu d'autres concerts que ceux des oiseaux de nos ramées. Depuis ce temps, nous avons fait en ceci des progrès rapides ; la France est devenue musicienne pour le moins autant que l'Allemagne. La mélomanie a tout envahi, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera le mal. Il n'est pas, dans nos départemens, une ville de quatre mille âmes qui n'ait, une fois par semaine, son concert d'amateurs, et tous les jours, à toute heure, deux ou trois cents mains occupées à tapoter sur le clavier de cet instrument sans âme et sans cœur qui s'appelle un piano ; c'est une rage, une maladie.

Dernièrement, j'ai revu mon village. Autrement, voici vingt ans à peine, on n'y comptait qu'un clavecin, le clavecin de ma pauvre marraine. Je vois encore ses doigts blancs et secs se promener sur les touches d'ivoire, j'entends encore sa voix mélancolique et tendre chantant les vieux airs de *Richard*. J'ai retrouvé mon endroit infesté de pianos, de cornets à pistons, de basses énormes, de trompettes colossales et d'autres instruments antédiluviens. Le jour de mon arrivée, il y avait concert chez M. le maire ; le lendemain on donnait une sérénade à un député de l'opposition. Dieu me pardonne, je parierais qu'à cette heure la fille de ma nourrice a un piano, et que mon frère de lait joue de la flûte ou de la clarinette ! Autrefois, Toinette chantait les airs du pays en patois, et François nous faisait danser le dimanche, sur la place des Ormeaux, aux sons de la musette. Soyez sûr que la musique a déjà tué parmi nous beaucoup de choses qui la valaient peut-être : elle a tué la comédie, le drame, le théâtre en un mot.

Aux plaisirs de l'intelligence, qui demandent toujours un certain travail, elle a substitué un délassement qui n'en exige aucun. Pour en jouir, il suffit d'avoir les oreilles.

Dans les familles, le piano a tué le silence d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres et les lectures qui charmaient jadis les soirées d'hiver.

Les concerts sont aujourd'hui un divertissement assez commun et assez vulgaire, à la portée de tout le monde : on les donne à la douzaine.

Je ne parle pas seulement de Paris, où nous avons des concerts en veux-tu en voilà ; je parle aussi de la province, où il est bien difficile de passer entre deux rangées de maisons sans recevoir une sonnette dans la poitrine. Mais, au temps où je voyageais avec mon ami Jacques dans la carriole traînée par Bergère, un concert était un événement, quelque chose de rare et de solennel. On s'y prenait trois mois à l'avance, et quand le grand jour avait lui, c'était de toute part une affluence pareille à celle qui encomrait Carpentras à l'heure dont nous parlons. Il faut tout dire : à ce concert au profit des pauvres on devait entendre plusieurs amateurs célèbres dans le département et aux alentours, entre autres un flageolet de Tarascon dont on racontait des merveilles. Mais l'attrait le plus vif, l'appât le plus séduisant, le vrai charme de cette fête, c'était la comtesse de R... qui avait promis d'y concourir de sa grâce, de sa beauté, de sa voix et de son talent.

Or, il y avait sur la comtesse de R... toute une histoire qu'on racontait de façons diverses. A ces propos, les êtres étranges que